

Laura Esquivel

Vif comme le désir



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Laura Esquivel

Vif comme le désir

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Frédéric Eugène Illouz*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

TAN VELOZ COMO EL DESEO

Ce livre a été publié sous le titre *Tan veloz como el deseo*
par Plaza & Janès Editores S.A., Barcelone, 2001
et pour la première fois en France
aux Éditions de l'Archipel en 2003.

© *Laura Esquivel, 2001.*

© *Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

Laura Esquivel est née en 1950 à Mexico. Avant de se consacrer à la littérature, elle travaille dans l'enseignement et comme scénariste pour le cinéma. Elle publie son premier roman, *Chocolat amer*, en 1990 et rencontre un succès sans précédent. Son livre, traduit en trente-cinq langues, se vend à plus de quatre millions et demi d'exemplaires. Elle écrit le scénario de l'adaptation cinématographique réalisée par Alfonso Arau, intitulée *Les épices de la passion*, et est récompensée par les prix Ariel et Silver Hugo en 1992 et le prix Houston International Film Festival en 1993. Depuis, elle a publié notamment les romans *Vif comme le désir* et *Malinche*.

*À la mémoire de mon père,
Julio César Esquivel Mestre*

Le nord, on le sent de loin. Il s'impose et nous marque de son empreinte. Peu importe la distance qui nous sépare de lui : centre de gravité, courant invisible, il nous attirera toujours, comme la terre les gouttes d'eau, l'aimant l'aiguille ; comme le sang attire le sang, le désir le désir. C'est au nord que je puise mes origines — lorsque mes grands-parents ont échangé leur premier regard d'amour, lorsque leurs mains se sont effleurées pour la première fois. Mon destin d'être humain s'est scellé à la naissance de ma mère. Il m'a suffi d'attendre que son désir s'unisse à celui de mon père pour faire définitivement partie de ce monde.

À quel moment le puissant regard magnétique du nord s'est-il uni à celui de la mer ? Car je suis issue pour moitié de la mer. L'origine de toute chose. Mon père est né face aux vagues couleur émeraude, après que le désir de son père et celui de sa mère, en fusionnant, lui eurent enfin donné une place dans ce monde.

Combien de temps faut-il au désir pour envoyer le signal approprié et combien de temps s'écoulet-il avant que la réponse attendue n'arrive ? Nombreuses sont les variables, mais une chose est certaine : tout le processus débute par un regard. Il ouvre une voie que plus tard les amants emprunteront et réemprunteront. Aurais-je assisté au premier regard d'amour de mes parents ? Où étais-je à ce moment-là ?

Je ne peux m'empêcher de me poser toutes ces questions à présent que j'observe celui de mon père errant, hagard, inconscient, de-ci de-là. Est-il à la recherche d'autres univers ? De nouveaux désirs, de nouveaux regards qui le tireraient ailleurs ? Je n'en sais rien. Il ne parle plus. Ah, si je pouvais entendre ce qu'il entend... Quel appel attend-il ? Qui l'emmènera dans l'Au-delà ? À quel moment ? En quoi consistera le signal du départ ? Qui le donnera ?

Nous, les femmes, sommes ici-bas les portes de la vie. Qui l'accueillera de l'autre côté ? L'encens allumé jour et nuit dans la chambre permet, du moins voudrais-je le croire, de tresser un lien, le cordon ombilical grâce auquel il pourra recevoir l'aide dont il a besoin. Les volutes s'élevant en spirale dans le ciel répandent un parfum plein de mystère ; elles mettront mon père en contact avec le royaume céleste, j'en suis intimement persuadée, afin qu'il puisse retourner là d'où il est venu. Où au juste, je l'ignore, de même que qui, ou

quoi, l'attend dans l'Au-delà. J'exorcise la peur que m'inspire le mot « mystère » en m'accrochant à mes souvenirs, à ce que je sais de mon Papa. Il doit lui aussi être rempli de crainte car ses yeux qui ne voient pas ne peuvent l'aider à scruter l'inconnu. Si tout commence par un regard, comment Papa va-t-il déceler une présence autre, aspirer à s'engager sur un nouveau chemin ? Puisse-t-il, exalté par un désir, vite reconnaître son parcours ! Que ses souffrances prennent fin !

Papa chéri, tu ne peux savoir tout ce que je donnerais pour éclairer ton chemin, t'aider dans ce passage comme tu m'as aidée quand je suis venue au monde, tendrement portée par tes bras — t'en souviens-tu ? Si j'avais su, je n'aurais pas attendu si longtemps pour naître. Comment pouvais-je prévoir ? Avant que je vous voie, ma mère et toi, tout était plongé dans l'obscurité et la confusion. Peut-être est-ce ainsi que se présente ton avenir. Ne t'inquiète pas, je suis sûre que là où tu vas, quelqu'un t'attend, de la même façon que tu m'attendais. Je suis sûre que des yeux se languissent de toi. Va en paix. Tu ne laisses derrière toi que de bons souvenirs. Que les mots t'accompagnent. Que les voix de ceux qui t'ont connu résonnent dans l'espace, balisant ton trajet. Elles seront tout à la fois porte-parole, médiatrices, elles parleront à ta place, annonceront l'arrivée de celui qui fut un père et un amoureux, du télégraphiste si jovial, si souriant, qui savait tellement bien raconter des histoires.

Il est né de bonne humeur, un jour de fête, accueilli par toute la famille réunie. Entre la poire et le fromage une plaisanterie fit tant rire sa mère, raconte-t-on, qu'elle en perdit les eaux. Incontinence qu'elle attribua d'abord à son irrépressible hilarité. Puis elle se rendit rapidement compte que ce torrent qui lui coulait entre les jambes était le signe avant-coureur de la naissance de son douzième enfant. Sans cesser de rire, après s'être excusée, elle se dirigea vers sa chambre. Onze accouchements l'ayant précédé, le douzième ne lui prit que quelques minutes. L'enfant qui naquit dans des circonstances aussi joyeuses ne pleura pas en voyant le jour, il riait. Doña Jesusa se lava avant de retourner à la salle à manger, où elle annonça à la cantonade :

— Regardez ce qui m'est arrivé !

Et, tous les regards s'étant tournés vers elle, d'exhiber le petit paquet qu'elle tenait dans ses bras, en ajoutant :

— L'enfant est sorti. C'est d'avoir tant ri.

L'hilarité fut générale dans la salle à manger. Tous applaudirent l'événement avec enthousiasme. Le mari, Librado Chi, levant les bras au ciel, se réjouit bruyamment :

— Quelle jubilation !

Aussi le nouveau-né fut-il nommé Jubilo. À la vérité, on n'aurait pas pu lui trouver de nom qui lui convienne mieux. Mon père était l'incarnation de l'allégresse et de la joie. Même quand, bien des années plus tard, il fut frappé de cécité, il ne perdit pas son sens de l'humour. On eût dit qu'il était né avec le don de la félicité. Je ne parle pas de sa capacité à être heureux, mais du pouvoir qu'il avait de répandre la gaieté autour de lui. Partout où il allait, ce n'était que jubilation. Son arrivée, comme par magie, allégeait les ambiances les plus pesantes ; les esprits se rassérénaient, les plus pessimistes se défaisaient de leurs inquiétudes et commençaient à voir le côté positif des choses. La seule personne qui se montrât réfractaire, ce fut son épouse. Ce cas isolé représentait l'exception confirmant la règle. En général, personne ne résistait à son charme et à sa bonne, humeur. Sa grand-mère paternelle elle-même, Itzel Ay, hostile et renfrognée depuis le mariage de son fils avec une femme blanche, s'illuminait dès qu'elle l'apercevait. Pour elle, il était *che'ehunche'eh wich*, qui en maya signifie « celui qui a le visage souriant ».

L'entente était loin d'être parfaite entre doña

Jesusa et doña Itzel, du moins jusqu'à la naissance de Jubilo. La raison en était d'ordre racial. Doña Itzel, étant cent pour cent d'origine maya, désapprouvait le mélange de sa race avec le sang espagnol de doña Jesusa. Pendant de nombreuses années, elle évita de fréquenter la maison de son fils. Ses petits-enfants grandirent loin d'elle, et longtemps elle refusa d'adresser la parole à sa bru, alléguant qu'elle ne savait pas parler espagnol. Cette dernière se vit obligée d'apprendre le maya pour communiquer avec sa belle-mère, ce qui n'améliora en rien le dialogue entre les deux femmes, Doña Jesusa trouvant difficile de conjuguer la pratique d'une langue différente de la sienne et l'éducation de ses douze enfants. Alors qu'elle n'avait manifesté que peu d'intérêt pour ceux qui avaient précédé le petit dernier, la grand-mère souhaitait de toute son âme être près de Jubilo. Dès l'instant où elle l'avait vu, le visage souriant du nourrisson l'avait fascinée.

Jubilo fit irruption dans cette famille comme un cadeau du ciel que personne n'attendait. Un très beau cadeau, qu'on ne savait où poser. La différence d'âge qui le séparait de ses frères et sœurs faisait pratiquement de lui un enfant unique. Plusieurs de ses frères étant en outre déjà mariés, ses compagnons de jeux furent ses neveux. Sa mère devant jouer à la fois le rôle de mère, d'épouse, de grand-mère, de belle-mère et de bru, Jubilo vécut le plus clair de ses premières années en compagnie

des domestiques, jusqu'à ce que sa grand-mère le prît sous son aile. Tous deux passaient des heures ensemble, à se promener, jouer, converser. Naturellement, la grand-mère utilisait le maya pour communiquer avec son petit-fils, qui devint très tôt le seul membre bilingue de sa génération. Dès l'âge de cinq ans, l'enfant se chargea d'être l'interprète officiel de la famille. Tâche assez compliquée pour quelqu'un d'aussi jeune : en effet, quand doña Jesusa parlait de la mer, il devait avoir présent à l'esprit qu'elle désignait la mer qui était devant sa maison et dans laquelle toute la famille se baignait ; en revanche, quand doña Itzel prononçait le mot *k'ak'nab*, elle ne faisait pas seulement allusion à la mer mais à la « dame de la mer », l'une des phases de la lune liée aux masses d'eau en mouvement. Aussi, au moment de traduire, Jubilo devait-il tenir compte de ces subtilités autant que des inflexions de la voix, de la tension des cordes vocales, des mouvements du visage et de la bouche chez sa mère et chez sa grand-mère. Travail délicat, que Jubilo accomplissait bien volontiers, sans toutefois se priver de s'éloigner un peu du texte. Un ou deux mots aimables ajoutés çà et là adoucissaient opportunément les rapports entre les deux femmes. L'astuce porta ses fruits. Le temps aidant, elles s'entendirent chaque jour un peu mieux et finirent même par s'aimer. Le petit garçon avait découvert le grand pouvoir des mots quand il s'agissait de rapprocher ou d'éloigner les

personnes ; l'important n'était pas la langue utilisée mais l'intention sous-jacente au message.

La simplicité apparente de ce principe était trompeuse. En réalité, l'opération était très complexe. Un énoncé, de la part de la grand-mère, ne coïncidait pas la plupart du temps avec ce qu'elle voulait dire. La tension de sa bouche et de ses cordes vocales la trahissait. Elle faisait un effort pour ne pas prononcer certains mots, c'était évident — même Jubilo, dans son innocence enfantine, comprenait cela. Pourtant, ces mots qui n'étaient pas proférés, si étrange que cela paraisse, il les entendait. Le plus intéressant, c'est que cette « voix » qui restait silencieuse était celle qui véhiculait les véritables désirs de sa grand-mère. Jubilo, sans trop y réfléchir, traduisait fréquemment ces murmures imperceptibles pour les autres au lieu des mots effectivement prononcés à voix haute. Bien sûr, jamais il ne lui vint à l'idée de le faire au détriment de sa mère ou de sa grand-mère. Au contraire, son objectif ultime était toujours la conciliation. Prononcer le mot magique que ces deux femmes, pour lui si chères et si importantes, n'osaient pas dire, le mot qui assurément avait quelque chose à voir avec des désirs réprimés. Par exemple, au cours des discussions s'élevant fréquemment entre sa mère et sa grand-mère, Jubilo ne doutait pas un instant que, si l'une disait noir, en réalité elle voulait dire blanc et vice versa. Ce qu'il ne comprenait pas, étant donné son jeune âge, c'était la raison pour

laquelle elles se compliquaient tant la vie et, au passage, celle de leur entourage, puisque leurs querelles se répercutaient sur tous les membres de la famille. Il ne se passait pas un jour sans qu'éclatât un conflit. Elles trouvaient toujours des motifs valables. Si l'une était d'avis que les Indiens étaient plus tarés que les Espagnols, l'autre soutenait que les Espagnols sentaient plus mauvais que les Indiens. Bref, les arguments ne manquaient jamais. Le sujet le plus sensible concernait la vie et les mœurs de doña Jesusa. Doña Itzel avait toujours été contrariée par le fait que ses petits-enfants avaient acquis des manières qui selon elle ne leur convenaient pas. C'était la raison principale pour laquelle elle avait préféré se tenir à l'écart, afin de ne pas assister au désastre. Maintenant, il s'agissait de sauver Jubilo, son petit-fils chéri, du déracinement dont les autres avaient été victimes. Pour qu'il n'oublie pas ses origines, elle lui racontait constamment non seulement des contes et légendes mayas mais aussi des anecdotes sur les batailles que ces mêmes Mayas avaient dû livrer pour ne pas se laisser déposséder de leur culture. La guerre des castes avait été la plus récente. Vingt-cinq mille Indiens environ y avaient perdu la vie, et, comme de juste, la grand-mère y avait joué un rôle important. Malgré la défaite, son fils Librado avait réussi à prendre la tête d'une des plus importantes sociétés exportatrices de sisal et à se marier avec une femme espagnole — chose très rare au Yuca-

tán, contrairement aux autres régions où le métissage était courant. Durant la période coloniale, aucun Espagnol ne passa plus de vingt-quatre heures dans un village sous *encomienda* ; les Blancs ne se mêlaient pas aux Indiens, et ceux qui voulaient prendre femme se rendaient à Cuba pour épouser des Espagnoles, jamais des indigènes. L'alliance entre un Indien maya et une Espagnole était fort inhabituelle.

Pour doña Itzel cependant, l'union entre Librado et Jesusa représentait plus un danger qu'un succès. La preuve : à l'exception de Jubilo, ses petits-enfants ne parlaient pas maya et prenaient du chocolat au lait au lieu de chocolat à l'eau. N'importe quel témoin aurait trouvé plaisante la controverse enflammée opposant les deux femmes dans la cuisine. Jubilo, lui, n'était pas là pour s'amuser mais pour traduire. En pareille circonstance, il devait redoubler d'attention car il savait que tout ce qu'il dirait pourrait facilement être interprété comme une déclaration de guerre. Ce jour-là, les esprits étaient singulièrement échauffés. Les protagonistes s'étaient déjà lancé certaines petites phrases venimeuses, l'interprète, quant à lui, se sentait d'autant plus mal à l'aise que sa mère manifestait toute la peine que lui causaient les propos de la grand-mère. Le plus invraisemblable, dans cette mémorable empoignade, était qu'aucune des deux ne parlait réellement du chocolat — ce sujet n'était qu'un prétexte.

Voici ce qu'en l'occurrence doña Itzel voulait dire :

— Écoute, ma petite, je te signale que mes ancêtres ont construit des pyramides monumentales, des observatoires, des lieux sacrés et qu'ils connaissaient bien avant vous l'astronomie et les mathématiques, alors ce n'est pas toi qui vas venir m'apprendre quoi que ce soit, surtout pas comment on doit boire le chocolat.

Pour sa part, doña Jesusa, dont le langage n'était pas des plus châtiés, aurait adoré pouvoir dire :

— Écoutez, belle-mère, vous avez peut-être l'habitude de sous-estimer tous ceux qui ne sont pas de votre race parce que vous croyez que ce sont vos Mayas qui ont le plus de couilles au cul, mais je vais vous dire, moi : ils ne sont qu'une bande de séparatistes, et puis j'en ai marre de vos histoires de Mayas. Si vous me méprisez tant, ne venez pas chez moi boire mon chocolat.

La situation était si tendue, chacune d'elles défendant son point de vue avec passion, que Jubilo finit par redouter qu'un malheur ne survînt. Quand sa mère, s'armant de courage, lui demanda de transmettre à sa grand-mère le message suivant :

— Je n'admets pas qu'on vienne chez moi me dire comment faire les choses. Je ne reçois d'ordres de personne, et surtout pas d'elle !

Jubilo n'eut d'autre recours que de traduire :

— Grand-mère, ma Maman dit que dans cette

DU MÊME AUTEUR

CHOCOLAT AMER, *Robert Laffont*, 1991 (Folio n° 4866).

VIF COMME LE DÉsir, *Archipel*, 2003 (Folio n° 5565).

Laura Esquivel
Vif comme le désir



Vif comme le désir

Laura Esquivel

Cette édition électronique du livre
Vif comme le désir de Laura Esquivel
a été réalisée le 02 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070448807 - Numéro d'édition : 244073).

Code Sodis : N53057 - ISBN : 9782072473593

Numéro d'édition : 244075.